

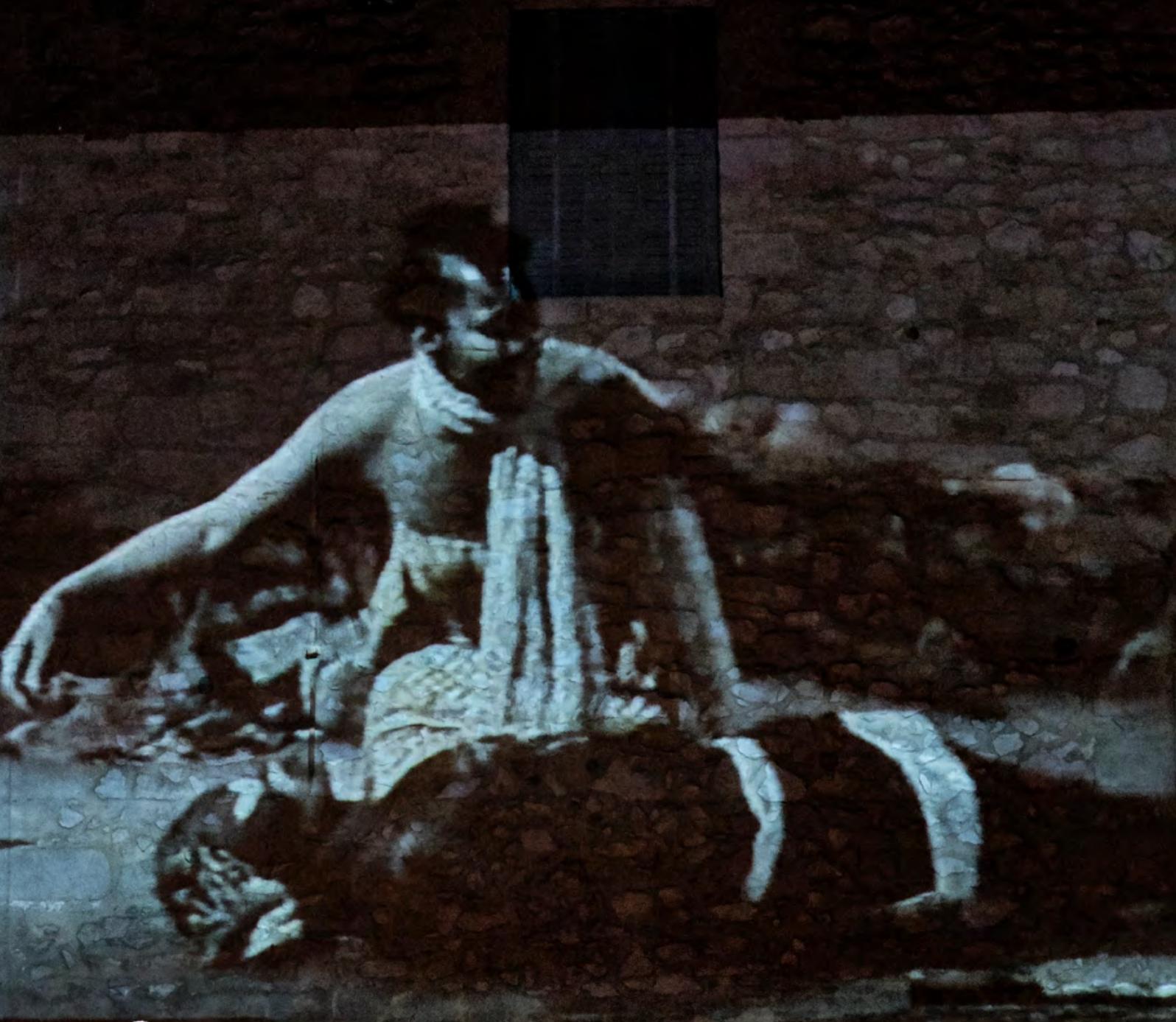
FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

5 sept 2020 – 7 fév 2021



DOSSIER DE PRESSE FAUSTIN LINYEKULA

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Nora Fernezelyi - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13



FAUSTIN LINYEKULA

Histoire(s) du Théâtre II

Direction artistique, **Faustin Linyekula** // Avec Wawina Lifeteke, Papy Maurice Mbwiti, Ikondongo Mukoko, Marie-Jeanne Ndjoku Masula, Oscar Van Rompay // Costumes, Ignace Yenga

Production NTGent ; Studios Kabako // Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris ; Festival d'Automne à Paris // En partenariat avec France Culture



Faustin Linyekula poursuit la réflexion sur l'histoire du théâtre engagée par le metteur en scène suisse Milo Rau, en se penchant sur la création du Ballet national du Zaïre, en 1974. Les témoignages de trois interprètes de l'époque, toujours au Ballet aujourd'hui, renvoient aux rêves et aux déchéances d'un pays malmené par l'histoire.

Pour Faustin Linyekula, danse et théâtre s'ancrent résolument dans la politique et la société et sont un moyen de transmettre des récits de notre monde. À la suite de la pièce *Histoire(s) du Théâtre (I)*, présentée en 2018, dans laquelle Milo Rau évoquait la naissance d'une tragédie contemporaine, le metteur en scène et chorégraphe se penche sur un moment fondamental de l'histoire de la scène en République démocratique du Congo. En 1974, alors que le pays s'appelle encore Zaïre et est dirigé par le dictateur Mobutu, ce dernier crée un ballet national. La large diffusion sur la chaîne de télévision nationale de la première pièce, *L'épopée de Lyanja*, participe à la construction d'une représentation identitaire de la nation zaïroise. Mais ce qui aurait pu être un formidable outil de réflexion sur la création d'un sentiment national devient vite un vecteur de propagande. Faustin Linyekula, pour qui la retransmission télévisuelle de ce ballet fut la première expérience de théâtre, a invité trois interprètes de l'époque, toujours au Ballet aujourd'hui, qui évoquent leurs souvenirs en mêlant chant, danse et théâtre. Leurs parcours, mis en relation avec d'autres récits, racontent avec émotion l'histoire d'une nation multiple, en quête d'identité.

THÉÂTRE DE LA VILLE – LES ABBESSES

Mer. 18 au sam. 21 novembre 18h30

16 € à 22 € / Abonnement 13 € et 17 €

Durée estimée : 1h40

Spectacle multilingue surtitré en français et en anglais

Dates de tournée après le Festival d'Automne :

Culturgest Lisbonne, dans le cadre du Festival Alkantara - 26 et 27 novembre ; Mousonturm, Frankfort, Allemagne - 2 au 4 décembre ; Le Manège Reims - 5 février

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Théâtre de la Ville / Théâtre des Abbesses

Audrey Burette

01 48 87 84 61 / aburette@theatredelaville.com

ENTRETIEN

Cette pièce fait suite à Histoire(s) du Théâtre I – La Reprise, créée en 2018 par Milo Rau. Le metteur en scène souhaitait y « interroger les possibilités du théâtre ». Comment avez-vous poursuivi cette réflexion ?

Faustin Linyekula : Avant même que Milo Rau ne crée *La Reprise*, il m'avait contacté, comme d'autres metteurs en scène et chorégraphes, dans l'idée de créer une série de pièces. Il m'en a parlé pour la première fois en juin 2017, et cette idée s'est imposée très vite comme une évidence, dans la continuité du travail que je mène depuis des années, en lien direct avec mon pays et son histoire. Il ne s'agit pas de raconter cette histoire, mais d'y clarifier ma place. Il m'est apparu rapidement que, dans cette pièce, l'intime devait rencontrer le collectif.

Mon point de départ était de remonter à mes premiers souvenirs de spectacles. Il se trouve que c'était à la télévision. Au milieu des années 1980, nous n'avions pas la télévision, nous allions la regarder chez des voisins, à plusieurs devant un petit écran 12 pouces en noir et blanc. Il n'y avait qu'une seule chaîne, mais nous étions fascinés par la magie de se trouver devant des images qui bougent, et nous consommions tout ce qui nous était imposé. C'est là, et non sur scène, que j'ai découvert *L'Epopée de Lyanja* du Ballet national du Zaïre, sans savoir de quoi il s'agissait. Plus tard j'ai compris qu'il s'agissait du Ballet national, dont c'était la toute première création.

Voir ce ballet à la télévision n'a donc pas été un élément déclencheur dans votre envie de monter à votre tour sur scène ?

Faustin Linyekula : Non, sur le moment, je ne savais même pas nommer ce que je voyais. Cela se passait sur scène, mais je ne pouvais pas dire que c'était un spectacle, je voyais seulement des gens qui dansaient, chantaient, qui portaient des masques et des costumes, dont certains faisaient peur. Comme cette pièce passait souvent à la télévision, elle nous a marqués, nous connaissions par cœur les chants, nous nous racontions les gestes qui allaient suivre à l'écran... J'ai compris par la suite que cette diffusion répétée avait pour but de nous inculquer une certaine idée de la nation.

Pour comprendre cela, il faut revenir sur l'apparition des ballets nationaux sur le continent africain. Le premier chef d'Etat à créer son ballet fut Ahmed Sékou Touré, président de la Guinée indépendante, en 1960. Il s'agissait pour lui de créer l'essence de la nation et de la diffuser auprès de son peuple, alors que les gens s'identifiaient d'abord par leur ethnie. Il était convaincu que le premier ennemi des nouvelles nations indépendantes africaines n'était pas tant le néo-colonialisme que le tribalisme et l'ethnicisme. Lui et ses collaborateurs sont parvenus à la conclusion que s'ils créaient un espace où toutes les danses et musiques du pays étaient réunies, elles cesseraient de servir des conflits ethniques pour devenir un espace national d'interaction et de mise en commun de toutes ces cultures. En tant que danseur, je trouve fascinant qu'un politicien ait pensé que la réponse pour faire nation pouvait passer par le corps. Malheureusement, sa réflexion s'est arrêtée là. Il a eu cette intuition, mais plutôt que d'écouter le corps, d'en faire un laboratoire, il a choisi de se tourner vers le ballet, forme on ne peut plus coloniale, surtout pour un anticolonialiste comme lui ! Et plutôt que de revenir aux espaces de danse en cercle,

tels qu'ils étaient pratiqués par nos ancêtres, on a construit des théâtres à l'italienne. Tout cela répondait au besoin d'éduquer le peuple sur l'identité de la nation, et ne consistait malheureusement pas à s'interroger sur cette identité.

Mobutu et le Zaïre ont rejoint la danse des ballets nationaux un peu plus tard, en 1974. Le ballet a été très actif pendant dix ans, avec quatre créations, financées directement par le fonds présidentiel pour les arts. Les interprètes sont devenus des ambassadeurs, invités aux manifestations officielles, jouant parfois des extraits des créations ou des danses existantes. La première création, *L'Epopée de Lyanja*, a été diffusée à la télévision en boucle, pour faire entrer le ballet dans le plus de foyers possibles, et nous éduquer. Ensuite, la crise économique s'est installée, il n'y a plus eu de créations et la troupe est passée de 80 à une trentaine de personnes.

C'est seulement plus tard que j'ai commencé à faire un lien avec ma position d'artiste aujourd'hui. Je me suis posé la question de manière intime, et je suis arrivé à la conclusion que, quelque part, je suis un héritier de ce travail commencé dans les années 1970, parce que cette première création du Ballet national constitue la première tentative de notre peuple de se raconter sur une scène. Pourtant, pendant très longtemps, j'ai eu un rapport de rejet avec les ballets nationaux africains, que je considérais comme du folklore et de la propagande : Mobutu se mettait en scène comme père de la nation à travers ce personnage de Lyanja. Mon sentiment a changé, notamment parce que j'ai voulu, pour replonger dans mes premiers souvenirs de danse, non seulement remonter vers ce spectacle, mais aussi essayer de rencontrer certains des interprètes initiaux. J'en ai rencontré trois, qui font toujours partie du ballet national, dont deux ont participé à la création de *L'Epopée de Lyanja*, dans laquelle ils tenaient des rôles très importants. Cette rencontre a rendu ce travail encore plus limpide. Il ne s'agissait plus seulement de raconter mes premiers souvenirs, mais de montrer comment Wawina Lifeteke, Marie-Jeanne Ndjoku Masula et Ikondongo Mukoko, avaient vécu et vivent toujours cette pièce. De leur côté, ils n'avaient d'ailleurs pas toujours clairement perçu la dimension de propagande du ballet.

Comment ont-ils intégré le processus de création de la pièce ?

Faustin Linyekula : Les trois anciens du ballet sont présents sur scène, mais il y a aussi deux jeunes. Il y a Papy Maurice Mbwiti, un comédien congolais qui est un de mes complices depuis près de 15 ans. Nous sommes de la même génération, et il a vu comme moi ces artistes à la télévision. J'avais besoin de ce prolongement de moi-même à travers lui. Il y a aussi Oscar Van Rompay, un acteur belge qui fait partie de la troupe du NTGent. Sur le continent africain, on ne peut pas séparer la question de l'identité nationale de la question coloniale, puisque les états-nations en Afrique ont été inventés par les Européens à Berlin en 1884-85. La République démocratique du Congo était rattachée à la Belgique. La présence d'Oscar rend physique cette dimension sur le plateau.

Il y a eu plusieurs étapes de travail. Les deux premières semaines, les trois interprètes du ballet nous ont parlé de leur parcours, et nous avons visionné au moins une fois par jour la captation de *L'Epopée de Lyanja*, que je découvrais en couleur. Dans un

BIOGRAPHIE

second temps, nous avons commencé à construire les choses doucement. J'ai cherché à créer des espaces de réflexion sur ce qui était en train de se passer : le spectacle contient aussi une part documentaire sur le processus même de sa création. Ce rôle est plutôt pris en charge par les jeunes, tandis que les anciens portent un récit direct. Eux qui ont toujours été derrière le masque du rôle d'ambassadeurs de la culture et de l'authenticité zaïroises, se montrent pour la première fois en tant qu'eux-mêmes. Ça n'a d'ailleurs pas été simple. Au début, ils n'envisageaient pas, par exemple, de jouer de courts extraits de *L'Epopée de Lyanja* sans endosser de costumes.

Vous évoquez des récits très intimes. La pièce dresse-t-elle tout de même un portrait historique du pays ?

Faustin Linyekula : L'histoire du pays est racontée en filigrane. Mon ambition est de parvenir, à travers des récits intimes, à raconter aussi cette histoire collective, cette histoire de ruines, cette tragédie qu'est notre pays.

Comment cette pièce résonne-t-elle ou prolonge-t-elle d'autres de vos pièces ? Je pense notamment à Congo, également créée en 2019.

Faustin Linyekula : Il s'agit du même voyage que je continue. Il y a des échos avec *Congo*, mais aussi avec *Banataba*, une pièce très personnelle que j'ai créée en 2017, au Metropolitan Museum de New York, autour d'une sculpture congolaise que j'ai trouvée dans les réserves du musée, et qui vient de l'ethnie de ma mère. Je me suis rendu dans le village natal de mon grand-père maternel, avec des images de cette sculpture, pour demander aux habitants si elle leur évoquait quelque chose, si cet objet était encore important pour eux. Je vois un lien très direct entre cette démarche d'aller dans ce village sur les traces des origines de mes ancêtres et celle de raconter cette/ces histoire(s) du théâtre. Les spectacles se répondent, se prolongent, c'est le même travail qui continue.

Propos recueillis par Pascaline Vallée, avril 2020

Chorégraphe et metteur en scène, raconteur d'histoires, **Faustin Linyekula** vit et travaille à Kisangani (RD Congo). Il s'installe à Nairobi en 1993 et y cofonde la compagnie Gàara. De retour à Kinshasa en 2001, il met sur pied une structure pour la danse et le théâtre visuel, lieu d'échanges, de recherche et de création - les Studios Kabako. En 2007, les Studios déménagent à Kisangani et se donnent pour mission l'accompagnement - par la formation, la production et la diffusion - des jeunes artistes du continent dans le domaine du spectacle vivant, du cinéma et de la musique, tout en menant une série d'actions sur le quartier de Lubunga autour de questions liées à l'environnement, l'énergie ou l'accès à l'eau potable. Faustin Linyekula est l'auteur de plus d'une quinzaine de pièces. Il reçoit en 2007 le Grand prix de la Fondation Prince Claus et le Currystone Prize en 2014. En 2016, il est artiste associé de la Ville de Lisbonne. Depuis septembre 2018, il est artiste associé au Manège à Reims.

Faustin Linyekula au Festival d'Automne à Paris :

2009 « *more more more... future* » (MAC Créteil)

2019 *Congo* (Théâtre des Abbesses)



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com

Visuel de couverture :

Sammy Baloji, *Ekibondo Court revisited*

Photomontage de l'installation (fresque) pour l'exposition *Congo Art Works*, Palais des Beaux-Arts (BOZAR), Bruxelles, 7 octobre 2016 – 22 janvier 2017 en collaboration avec l'Africa Museum.

Design et production : Orfée Grandhomme & Ismaël Bennani pour Sammy Baloji / Twenty Nine Studio